

L'institution est un aboutissement et non un départ, même si en réalité c'est un aboutissement/commencement qui demande beaucoup de labeur et d'assiduité dans une perspective de construction et de formation.

C'est l'aboutissement d'un cheminement qui commence par une passion, celle de l'origine, des origines ; une passion qui vient parfois au hasard d'une rencontre (un livre de Freud), qui vous saisit au détour d'un chemin, et la recherche commence.

On commence à fréquenter ce qu'on appelle en psychanalyse, l'Inconscient : le nôtre puis celui des autres. On apprend des choses sur soi qu'on pensait ignorer avant, puis vient le désir d'accompagner d'autres personnes dans cette expérience à des fins thérapeutiques.

À partir de là, un sentiment se fait jour ; plus qu'un sentiment, advient un désir et une responsabilité de transmettre à d'autres ce que nous pensons être le mieux dans ce que nous avons découvert. Comment partager, comment diffuser ?

On se dit alors que fonder une association peut ouvrir des perspectives à cet effet. Une association, ça réunit des personnes qui réfléchissent, débattent, se mettent d'accord ou pas d'accord, s'unissent ou se querellent ; acceptent ou non la théorie de la libido selon Freud (pour donner un exemple historique), la pratiquent dans leur écoute ou la rejettent. Ils en débattent puis parfois sortent avec de nouvelles théories qui ont des conséquences favorables sur la technique, l'écoute, les interventions.

Mais surtout, pour avancer, cette association juge qu'il serait bon de s'ouvrir à d'autres points de vue et d'autres pratiques, d'autres courants de pensée en faisant *travailler les différences*, comme le dit si bien D. Widlöcher. Et pour se faire, il ne suffit souvent pas de prendre contact, d'échanger, mais d'appartenir à une structure, une structure ouverte. C'est le cas par exemple de l'IPA et ce qu'en a exposé aujourd'hui M.-T. Khair Badawi.

Je décrirai brièvement quelques points qui seraient à la base de la viabilité d'une association de psychanalyse :

Une institution devrait constamment prendre l'exemple du réel de la clinique avec les surprises et les fractures du langage de l'Inconscient, imprévisible, surprenant, séducteur et traumatique d'une part, et le cadre qui le porte et le contient d'autre part : imprévisibilité et fractures propres à l'institution et en même temps, solidité de sa structure. Pour qu'une société psychanalytique puisse fonctionner, il faut qu'elle soit toujours dans une remise en question et une malléabilité similaires aux fluctuations que nous imposent les fractures de l'inconscient – c'est la métaphore que j'ai pu trouver, faute de mieux – mais en même temps, elle doit être suffisamment structurée pour supporter les turbulences et ne pas faire naufrage à la moindre crise.

Autre enjeu funambulesque : le maintien des constantes de base de la clinique et la théorie freudiennes (association libre, transfert, neutralité bienveillante, interprétation, Inconscient, sexualité infantile, etc.) et l'inventivité propre à chaque analyste en séance. Écueils parfois difficiles à tenir ensemble.

Parce qu'on se rappelle la position intenable de Freud qui se souciait, avec d'autres analystes, de sauvegarder l'essentiel de ses théories en voulant le transmettre en héritage. Il savait qu'il avait mis au monde un outil d'exploration de la vie psychique qui allait être manipulé selon des circonstances et des paramètres très variables, et qui allait naturellement lui échapper. Il avait

écrit à Max Eitingon en 1927 : « Je me trouve dans la position d'un commandant en chef sans armée. » Forcément, car quand la psychanalyse a besoin d'une armée pour se développer, ce n'est plus de psychanalyse dont il s'agit. Situation quasi impossible mais paradigmatique me semble-t-il, de la transmission analytique : concilier l'expérience analytique comme invention originale chez chaque analyste, invention basée sur l'inconscient et la sexualité infantile avec l'originalité clinico-théorique des postfreudiens et le maintien d'un cadre institutionnel apte à véhiculer cette expérience.

Sachant que l'institution ne peut faire l'économie d'un montage de résistances qui risque de compromettre l'expérience sans cesse renouvelée de l'inconscient, il est par ailleurs certain que la transmission analytique, elle, ne peut survivre sans une dialectique continue mettant en tension ce qui relève d'une invention toujours mise à l'épreuve (technique et théorique) et ce qui relève du cadre institutionnel. Autrement, la balance risque de basculer du côté d'une inventivité idiosyncrasique qui peut atteindre un radicalisme technique (analyse mutuelle chez Ferenczi, séances courtes lacaniennes, etc.) ou à l'opposé, du côté d'une hiérarchisation bureaucratique contraire à l'esprit même de la découverte freudienne, avec la primauté d'une filiation imaginaire prenant le pas sur la filiation symbolique.

L'institution idéale – qui n'a jamais existé, et qui n'existera probablement jamais – est celle qui sera toujours ouverte à l'hétérodoxie, aux différents courants de pensée psychanalytique et dont la pratique des membres est constamment sujette aux variantes techniques quand il le faut. Donc ouverture aux courants de pensée et flexibilité technique suffisante.

Pratiquement, et au plan de la formation des analystes par exemple, l'institution a la responsabilité d'aider les analystes et les analystes en formation à trouver les astuces pour *continuer à apprendre* – contrairement à une technique ankylosée, sclérosée et qui consiste à copier, imiter et lâcher ce qu'on sait dans la pratique. M. Safouan, psychanalyste d'origine Egyptienne, le dit si bien en soutenant que si les supervisions ont leur nécessité, ce n'est pas en tant qu'elles apprennent à l'analyste comment conduire une analyse, mais en tant qu'il y apprend à apprendre. » On n'apprend pas une technique une fois pour toutes, mais on constate qu'avec une certaine écoute, certaines interventions ou certains types de silence, l'inconscient se déploie plus facilement et le processus analytique évolue.

Dernier point à soumettre à la réflexion : ce qui pousse un analysant à un moment donné de son parcours, à prendre le chemin du fauteuil et à vouloir devenir analyste ; ce que certains auteurs appellent *Transfert sur l'analyse* ou *Désir de l'analyste*. Cette question demeure énigmatique et controversée. Qu'est ce qui pousserait un analysant qui a su ce qu'il en est du déroulement souvent laborieux d'une analyse à reprendre le même travail avec d'autres inconscients, sinon un désir de transmission d'une découverte aussi unique que personnelle dans ce qu'il a pu dégager de son propre cheminement : découvertes majeures, trouvailles fortuites, traumas enclavés, néanmoins générateurs d'interrogations et d'élaborations, transformations psychiques. Le désir de l'analyste est cette recherche de l'inalysé, de l'origine qui se dérobe constamment malgré les réponses ; un désir d'entretenir chez l'autre l'espace d'un questionnement souvent ouvert. Quand on parle de transmission c'est de ce genre de transmission dont il s'agit et non la transmission d'une technique, d'une théorie et d'une identification à un groupe analytique.

Ces quelques idées retracent le schéma d'un esprit en fonction duquel nous souhaitons cheminer. Le voyage est long, des embûches nous attendent probablement mais l'espoir en l'avenir de la psychanalyse au Liban reste notre guide.

Maurice Khoury

30 octobre 2010